

Sculpture gothique – Documents

Les malheurs du temps

> **Guy de Chauliac : un médecin face aux épidémies de peste de 1348 et 1360**

Guy de Chauliac, (vers 1290-1368), était un pauvre paysan du diocèse de Mende. Distingué par l'Eglise, il devint clerc et fut envoyé à la célèbre école de médecine de Montpellier. Il devint médecin des papes d'Avignon. Il lutta courageusement contre les épidémies de peste de 1348 et 1360 et en donna une description remarquable dans sa « Grande chirurgie ». Malgré sa science et son dévouement, il n'aurait pu sauver Laure, la muse de Pétrarque et c'est peut-être lui que le poète désignait dans ses Invectives contre les médecins : « Vieillard édenté, né dans les montagnes ».

Nous avons manifestement vu les abcès internes être dangereux en la grande mortalité, de façon telle qu'on n'a jamais entendu parler de semblable : laquelle apparut en Avignon, l'an de notre Seigneur 1348, en la sixième année du pontificat de Clément VI, au service duquel j'étais alors, par sa grâce, le serviteur indigne. Et ne vous déplaie si je la raconte pour sa merveille et afin d'y parer si elle revenait. Ladite mortalité commença pour nous au mois de janvier et dura l'espace de sept mois. Elle fut de deux sortes : la première dura deux mois, avec fièvre continue et crachement de sang : et on en mourait en trois jours. La seconde fut tout le reste du temps, aussi avec fièvre continue, abcès et charbons [carboncles] aux parties externes, principalement aux aisselles et aux aines : et on en mourait dans les cinq jours. Et fut de si grande contagion – spécialement celle qui était avec des crachements de sang – que non seulement en séjournant [ensemble] mais aussi en se regardant l'un la prenait de l'autre : et tant que les gens mouraient sans serviteur et étaient ensevelis sans prêtre. Le père ne visitait pas son fils, ni le fils son père : la charité était morte et l'espérance abattue.

Je la nomme grande parce qu'elle atteint tout le monde ou peu s'en faut. Car elle commença en Orient et jetant ainsi ses flèches contre le monde, passa par notre région vers l'Occident. Elle fut si grande qu'à peine elle laissa la quatrième partie des gens. [...] elle fut inutile et honteuse pour les médecins, d'autant qu'ils n'osaient visiter les malades de peur d'être infectés et quand ils les visitaient, ils n'y pouvaient ni ne gagnaient rien, car tous les malades mouraient, excepté quelque peu sur la fin qui en échappèrent avec des bubons mûrs.

Plusieurs hésitèrent sur la cause de cette grande mortalité. En quelques endroits, on crut que les juifs avaient empoisonné le monde, c'est pourquoi on les avait tués. En quelques autres, on crut que c'était les pauvres mutilés et on les chassait. Ailleurs, c'étaient les nobles, aussi craignaient-ils d'aller par le monde. Finalement on en vint à ce point de tenir des gardes aux

villes et aux villages et de ne permettre l'entrée à personne qui ne fût bien connu. Et s'ils trouvaient des poudres ou onguents sur quelqu'un, craignant que ce fussent des poisons, ils les leur faisaient avaler.

Mais quoi qu'en dise le peuple, la vérité est que la cause de cette mortalité fut double : l'une active, universelle, l'autre passive, particulière. L'universelle agente fut la disposition de certaine conjonction des plus grandes, de trois corps supérieurs, Saturne, Jupiter et Mars, laquelle avait précédé, l'an 1345, le vingt-quatrième jour du mois de mars, au quatorzième degré du Verseau. Car les plus grandes conjonctions (ainsi que j'ai dit au livre que j'ai fait *Sur l'astrologie*) signifient choses merveilleuses, fortes et terribles, tels les changements de règne, l'avènement de prophètes et les grandes mortalités. [...].

La cause particulière et passive [patiente] fut la disposition des corps telle que la cacochymie, l'affaiblissement et la fermeture des pores, raisons pour lesquelles mouraient la populace, les laborieux et ceux qui vivaient mal. On fit porter tout l'effort sur la cure préservative avant l'attaque, curative après l'attaque. Pour la préservation, il n'y avait rien de meilleur que de fuir la région avant d'être infecté : se purger avec des pilules aloétiques, diminuer le sang par phlébotomie, purifier l'air par le feu, conforter le cœur de thériaque, des fruits, des choses de bonne odeur, conforter les humeurs de bol arménien et résister à la pourriture par choses aigres. Pour le traitement curatif on faisait des saignées et des évacuations, des électuaires et sirops toniques. Les abcès externes étaient mûris avec des figues et des oignons cuits, pilés et mêlés avec du levain et du beurre, puis ils étaient ouverts et traités à la façon des ulcères. Les bubons étaient ventousés, scarifiés et cautérisés.

Quant à moi, pour éviter l'infamie, je n'osai point m'absenter ; dans la peur continuelle je me préservais autant que je pus, à l'aide des remèdes susdits. Malgré tout, vers la fin de la mortalité, je tombai dans une fièvre continue avec un abcès à l'aine : malade près de six semaines je fus en si grand danger que tous mes compagnons croyaient que j'allais mourir, mais l'abcès étant mûri et traité comme je l'ai dit, j'en réchappai selon la volonté de Dieu.

Par la suite, l'an soixante, et le huitième pontificat du pape Innocent VI, la mortalité revint vers nous, refluant d'Allemagne et des parties septentrionales.

Guy de Chauliac, *La Grande Chirurgie*,
Ed. E. Nicaise, Paris 1890, p. 167-173.

> La peste de 1450-1451 dans la région de Toulouse

Jean de Fénelon, Prieur du Collège de Périgord à Toulouse, effectua en temps de peste un voyage pour percevoir les redevances des domaines du Collège. Il en fit un compte-rendu.

Aux mois de novembre, décembre et janvier, moi, Jean de Fénelon n'étais pas là. En effet, en juillet, le jour de la sainte Marie-Madeleine, je m'étais retiré en Sarladais, en raison de la peste sévissant l'an dernier ; j'ai été élu prieur en mon absence [...]

Et bien que l'an dernier la peste ait fortement sévi à Toulouse, cette année elle y a sévi plus fortement encore, et aussi dans la région toulousaine et les lieux voisins, au point que les gens s'enfuyaient et que les voyageurs n'étaient admis dans les agglomérations (et encore seulement dans quelques-unes) qu'avec une extrême difficulté et après avoir révélé sous serment s'ils venaient d'un lieu où sévissait l'épidémie. Aussi n'avons-nous pu complètement percevoir les redevances et cens, car, lorsque nous les réclamions, on nous répondait en pleurant : « Voici que j'ai enseveli mes deux enfants, ou mon frère, ou ma femme, ou mon mari, et j'ai des malades au lit ». Pour dire vrai, les lieux où sévissait une telle peste, saisis de crainte à son égard, nous n'y allions pas, sauf nécessité urgente pour le Collège.

Ainsi, à Auzil, au temps de la taille et du déchaussage¹, nous n'avons pu trouver personne ; j'ai cherché à Falgarde, au Portet, à Brantalou, mais nos vigneron ne voulurent pas y aller, sauf deux femmes qui, avec une crainte extrême, s'y rendirent pour déchausser et biner. Encore cela était-il au début de mon administration – qui a commencé le 23 février – et par la grâce de Dieu il n'y avait alors que peu de peste, sauf en ce lieu d'Auzil. Puis, elle s'est répandue en été [...]

Item, le 9 septembre, je me suis mis en route pour la cité de Périgueux [...]

Et n'avons pu entrer en la cité de Cahors ; il faisait nuit, on y mourait et les gens s'étaient enfuis au moins que dans toute la cité il pouvait se trouver, disait-on, au plus 40 personnes ; et les Frères de la Merci installés hors de la ville ne voulurent pas ouvrir et nous menaçaient disant qu'ils nous donneraient d'un fer d'arbalète par l'estomac, parce que nous venions de lieux où sévissait la peste ou boce².

Item en la cité de Sarlat nous n'avons pu entrer, par suite de l'édit d'interdiction pris en raison de l'épidémie de peste, le bruit s'étant répandu qu'on en mourait à Toulouse. [...]

Que les auditeurs des présents comptes, s'il leur plaît, ne s'étonnent pas que j'aie emmené un serviteur avec son cheval. ... Je l'emmenais par peur de cette peste, car s'il était advenu que la boce m'atteigne, ce dont, dans Sa clémence infinie, me préserva le Christ Auquel je rend louanges et grâces, je n'aurais trouvé personne pour me guider, ni me mener à l'auberge, eussé-je même eu des écus plein les mains-mœurs nouvelles entre Chrétiens dans ces pays !

Archives départementales de la Haute-Garonne, 11 D 35, f° 37 à 39, 65 et 66
Philippe Woff dans *Voix et images de Toulouse*, Toulouse, Privat, 1962, pp. 145-150.

¹ des vignes

² Les boces ou bosses, c'est-à-dire les bubons.